

une bohémienne, ou comme il dit lui-même une « tzigéinerin » lui dit la bonne aventure. Il eut plus tard des relations amicales avec plusieurs professeurs du Collège qui cependant n'avaient pas été ses maîtres. Le Père Quirin Neunheuser qui était procureur du Collège au moment de la suppression en septembre 1773 est pour lui le plus aimable des hommes ; lors d'un séjour à Luxembourg chez son oncle le curé de St.-Nicolas, il eut le grand plaisir de l'y revoir avec un confrère, le Père André.¹⁾ Il parle en termes émus du Père Despouilles qui, après la suppression de son Ordre, vivait comme reclus dans notre capitale puisqu'il était paralytique. Plusieurs de ses lettres sont adressées au Père Marschall, frère de l'ancien commandant de la forteresse de Luxembourg, qui s'amusait à cultiver du trèfle turc.

En 1749, le jeune collégien avait visité Echternach où il avait admiré une belle bibliothèque et un orgue immense, il avait vu probablement aussi la procession dansante. En bon Luxembourgeois, il visita aussi la Schobermesse où il vit plusieurs curiosités dont il gardait le souvenir : un nain d'environ deux pieds auquel il attribua au moins 29 ans, une harpe enfermée dans un coffre qui produisait un son très fort mais harmonieux quand on tournait une manivelle et un grand léopard. Comme tout collégien luxembourgeois, il s'était intéressé aussi aux casemates. Sous un cavalier près de la Porte-Neuve, il descendit dans ce qu'il appelle un « labyrinthe immense à plusieurs étages » ; en élève bien sage, il songea au temple de Sérapis dont il avait vu peut-être une gravure dans son manuel d'histoire. Même après de nombreux voyages à travers toute l'Europe, Luxembourg lui semblait toujours la ville la plus forte ; le Bock avait fait une grande impression sur lui. Il garda aussi le souvenir d'un violent tremblement de terre qui, en 1760, avait renversé deux pots à fleurs placés sur sa fenêtre. Mais l'impression la plus profonde qu'il eut à Luxembourg fut le spectacle des pèlerins accourus dans la ville pour l'Octave ; il écrira plus tard qu'il n'avait vu nulle part plus de piété sincère et touchante qu'à cette fête.

Le Journal du 1^{er} novembre 1782 contient une critique détaillée d'une Histoire de Notre-Dame de Luxembourg connue sous le nom de Consolatrice des Affligés, parue en 2 volumes en 1769 et en 1782 chez André Chevalier. Feller y dit que dans les pays de l'Europe centrale, les images saintes, surtout celles qu'on regardé comme miraculeuses, se sont trop multipliées, que leur culte est porté à un point qui semble absorber toute autre impression religieuse. « Rien de semblable ni dans l'Histoire que nous annonçons ici, ni dans la dévotion dont elle présente les fruits. La piété du peuple luxembourgeois envers la Mère du Sauveur des hommes a toujours particulièrement éclaté dans son attachement aux devoirs substantiels du christianisme. »

Les abus résultant des pèlerinages étaient un des sujets favoris des écrivains du temps ; on connaît les mesures prises par Joseph II en ce sens. Après avoir dit que les pèlerinages peuvent entraîner des abus dans

¹⁾ Sur les jésuites au collège de Luxembourg vers cette époque, voir mon étude sur la suppression de cet établissement, parue au volume LXV des Publications de la section historique de l'Institut grand-ducal.